

VISAGES D'ANDRÉ LÉO ¹

I.

Deux visages ?

Lorsque j'ai commencé à faire connaissance avec André Léo, après l'avoir découverte en juin 2005, j'ai été frappé par un contraste : le bon accueil fait à ses écrits, à sa pensée, et, d'autre part, une vision sensiblement plus réticente de sa personne.

Peu de temps après l'avoir rencontrée, ayant hasardé la remarque que les textes d'André Léo étaient souvent pleins d'humour, j'ai vu chez mon interlocuteur un recul : André Léo humoriste ? Vraiment pas possible. Elle est trop sérieuse. Je dirais aujourd'hui plutôt ironiste qu'humoriste. Certes, on ne s'attend pas à trouver chez elle la bonne blague, mais elle ne se prive pas de décocher des flèches, et elle tire ferme et juste.

Dans une lettre à Pauline Prins, pendant la saga de l'édition du *Père Brafort*, voici le portrait d'un directeur du journal le *Siècle* : “un petit crevé racorni et momifié ²”. À son fils André ³, à propos de Thiers : “ce plat et égoïste petit singe”. Au même ⁴, à propos de Jules Grévy : “ce misérable ventru”. Tous propos qui appartiennent à la correspondance privée, et ne cherchent pas un effet de style. Dans le roman *Brafort*, le gendre de Jean-Baptiste Brafort, M. de Labroie est “nommé juge de paix [...], fonction [...] qui a reçu [...] la destination touchante de servir d'asile aux invalides et aux fruits secs de la bourgeoise ⁵”; remarque cette fois-ci destinée au public, et d'autant plus surprenante que le propre père de Léodile Béra, Zéphirin, a exercé pendant plus de vingt ans cette fonction au canton de Gençay.

Et combien de passages de *La Femme et les mœurs* ! : “Celle qui plus particulièrement est gardienne des mœurs, on a voulu qu'elle ne s'appartînt pas elle-même ⁶”. “Heureusement, nous avons pris l'habitude, noble et désintéressée, de laisser aller à leur gré les choses sociales et de nous mêler surtout de nos affaires personnelles ⁷.” Le bonheur de la femme est “de se suspendre au bras de l'homme comme un lierre à son appui. Tout le monde connaît à présent cette créature, je veux dire cette création, mobile, capricieuse, tour à tour sublime et fantasque, éthérée et rampante, douce et horrible, animale tendre, digne de tous les adjectifs, et qu'aucun substantif ne réalise, pétrie de toutes les quintessences et de tous les abjections, fille de l'antithèse et sœur de la périphrase ⁸”. “[...] les femmes, c'est bien entendu, sont toutes organiquement bonnes, dévouées, aimantes... ou ce sont des monstres. ⁹” “La femme serait d'autant plus mère, c'est-à-dire d'autant plus propre à élever

1 Texte proposé à l'Assemblée générale de l'Association André Léo, le samedi 9 décembre 2023, Lusignan. Version revue et amplifiée.

2 Lettre sans date, datable d'avril 1872, Institut international d'histoire sociale (IIHS), Amsterdam, Fonds Descaves, cote Descaves 710, clichés 60B-62 ; pour ce passage, cl. 61A. (Les dossiers du Fonds Descaves n'étant pas foliotés, les références sont données aux numéros de clichés tels qu'ils apparaissent en ligne sur le site Internet de l'Institut. Lorsqu'un cliché présente deux éléments, ou deux pages du même élément, le numéro du cliché est suivi de la mention “A” (élément/page de gauche) ou “B” (élément/page de droite).

3 Lettre du 16 mars 1873, *ibid.*, Descaves 639, cliché 205 A.

4 Lettre du 21 mars 1883, *ibid.*, cliché 293 B.

5 Édition des PUR, 2019, p. 315.

6 P. 27 ; ²1990, p. 52. On donne ici, ainsi que pour toutes les références qui vont suivre, les occurrences de pages de l'édition originale de 1869, et de celle de l'édition de Monique Biarnais de 1990 (notée “²1990”).

7 P. 33 ; ²1990, p. 55.

8 P. 65 ; ²1990, p. 71.

9 P. 83 ; p. ²1990, p. 81.

ses enfants, à développer leur âme, à préserver leur santé, qu'elle prendrait moins de part et d'intérêt à la vie sociale !¹⁰»

Humour (ou ironie) ? Mais non ! André Léo ne quitte jamais le sérieux qui est sa nature.

On en vient à la peindre sèche, froide, raide, cérébrale. Côté cœur, en a-t-elle un ? Ou bien, comme certains le pensent, serait-elle frigide ? Et pour ses deux fils, ne voit-on pas qu'elle se conduit plus en institutrice qu'en mère.

Tout cela provient en partie d'accidents biographiques. Mais il semble que le fond de cette réputation pénible appartient à ce qu'on nomme aujourd'hui en bon français *fake news*, dont on peut repérer plusieurs sources connues. J'en citerai trois.

Barbey d'Aurevilly

Un contemporain – quoiqu'ils ne se soient sûrement jamais rencontrés (lui-même l'affirme¹¹) –, figure du monde parisien, le “connétable des lettres” Jules Amédée Barbey d'Aurevilly (1808-1889), écrivain monarchiste absolutiste, méprisant les valeurs modernes et hors d'état de comprendre comment une femme peut se mêler d'écrire. Quant à celles qui osent le faire, il les épingle comme bas-bleus : “Le bas-bleu, c'est la femme littéraire. C'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. C'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire¹²”. André Léo n'y échappe pas, quoiqu'elle soit moins marquée que, par exemple, George Sand. Il y revient, pour elle, à deux reprises : en 1868, quand il commence à l'égratigner dans une petite revue satirique, la *Veilleuse*¹³ : “[...] la sérieuse, grave, puritaine et même quelque peu rechignée madame André Léo. Si ce n'est pas Minerve, c'est au moins son oiseau...” (p. 189) ; “Madame André Léo n'a aucun vice rédhibitoire de naissance aux yeux secs de la démocratie. Elle est née obscurément, petitement, dit-on, à Poitiers [...] Prenez ses livres qui [...] tombent dru depuis quelque temps, et dégagez-en son idéal ! C'est l'amour sans rêverie avec un paysan robuste, beaucoup de pommes de terre et pas de Dieu !” (p. 142-43.)

Ce qui se poursuit en 1878 dans *Les Bas-bleus*¹⁴ : “M^{me} André Léo [...] est un bas-bleu foncé, trop conglutiné dans un indigo pour être jamais la créature, enflammée et inspirée, qu'on appelle une grande artiste¹⁵.” “[...] cette pédante et cette endoctrinante [...]”¹⁶ “M^{me} André Léo ne se débarrasse jamais entièrement de ce ton d'institutrice [...] La raideur de l'institutrice, – de ce piquet intellectuel qu'on appelle une institutrice – supprime les mollesses de la femme qui feraient son génie [...]” “M^{me} André Léo [...] c'est le bas-bleu économique, en sabots et en lunettes, et fière également de ses lunettes et de ses sabots¹⁷

Je salue au passage, sans m'y arrêter, le bien sympathique article publié par un autre littérateur parisien, homme de gauche celui-ci, Jules Kergomard, dans le *Nain jaune* du 3 mars 1866, sous le titre : *Les femmes littéraires. André Léo*. Kergomard, ami des Reclus, a personnellement connu André Léo, mais, sinon son amour de la campagne préférée à la ville, il dit peu de choses sur ce qu'elle est.

10 P. 103 ; ²1990, p. 93.

11 “Je ne la connais pas personnellement” (*Les Bas-bleus*, Paris, Victor Palmé ; Bruxelles, G. Lebrocqy, 1878, p. 265).

12 *Ibid.*, p. XII.

13 Texte repris en 1884 dans *Le Musée des antiques*, publié à la suite des *Vieilles actrices*, Paris, Librairie des auteurs modernes.

14 *Ibid.*

15 *Ibid.*, p. 265-66.

16 *Ibid.*, p. 266.

17 *Ibid.*, p. 277.

Lucien Descaves

Et j'en arrive à mon second interlocuteur, Lucien Descaves (1861-1949), écrivain libertaire, l'un des fondateurs et le premier secrétaire de l'Académie Goncourt. Nous lui devons beaucoup de gratitude car, au début du siècle dernier, il a entrepris une vaste enquête où il a cherché à rencontrer les témoins survivants de la Commune, et à réunir ce qui pouvait subsister de documents sur le sujet. Ce qui l'a amené à recueillir un fonds important d'archives venant d'André Léo¹⁸, qu'il ne semble pas, lui non plus, avoir connue.

Descaves a de l'amitié pour André Léo, dont il a envisagé d'écrire une biographie¹⁹. Mais cela ne l'empêche pas de la qualifier lui aussi, de bas-bleu. Dans son livre *Philémon, vieux de la vieille*²⁰, qui, sous le voile d'un roman, fait une revue des communards réfugiés en Suisse, et particulièrement à Genève, ne dit-il pas (p. 72-73 de l'éd. Crès) : “[...] Mme André Léo faisait la cuisine elle-même, dans la petite chambre que des amis²¹ lui avaient meublée à Montbrillant²², et c'était elle encore que James Guillaume²³, un autre jour, trouvait en train de repriser ses bas... pas les bleus, les autres, à l'hôtel du Raisin, à Neuchâtel.” Mais ici Descaves tord les mots authentiques de J. Guillaume dans une lettre à sa femme : “Ce matin je l'ai trouvée reprisant des bas comme une vieille grand-maman²⁴.”

Plus grave, cependant. Dans la *Vie parallèle* consacrée à elle, Descaves relève (c'est la note X 1 de son manuscrit) : “D'une confidence qu'André Léo fit à un de ses vieux amis, qui me l'a rapportée [dont Descaves se fait l'écho sans dire, une fois de plus, de qui il s'agit], il résulterait que tous rapports intimes cessèrent entre Champseix et sa femme, après la naissance de leurs enfants. Il semble que celle-ci considérant la maternité comme le but et la fin du mariage, en ait banni par la suite tout agrément sexuel [...] Elle témoignait à son mari une affection respectueuse et quasi filiale²⁵.”

Alain Dalotel

On en arrive à notre troisième étape, notre contemporain Alain Dalotel, qui n'a pas, lui non plus, par simple raison chronologique, pu connaître André Léo. Il éprouve pour elle une certaine affection, mais, dans la biographie qu'il lui a consacrée, *André Léo (1824-1900), la Junon de la Commune*²⁶, on le voit reprendre cette note “X 1” et s'interroger à son tour sur le sujet, non sans témoigner d'une certaine perplexité, et d'une nuance d'agacement. Je le cite assez largement : “Est-ce à dire qu'André Léo n'aimait plus physiquement Champseix, ou bien que, plus profondément, elle n'avait aucun goût pour l'échange sexuel, aucune sensualité, ou encore que celle proposée par Champseix ne lui occasionnait que des frustrations ? Bref [...], était-elle frigide ou insatisfaite ? La

18 Qui sont maintenant conservées à l'Institut international d'histoire sociale, à Amsterdam, sous les cotes Descaves 474 à 732 (accessible en ligne sous l'adresse <https://search.iisg.amsterdam/Record/ARCH00459>).

19 Texte rédigé, mais non achevé, mené en regard d'une vie de Benoît Malon. J'ai publié ces deux œuvres, restées inédites, en tête du volume Benoît MALON, *Lettres à André Léo (1868-1871), à Mathilde Roederer (1872-1876) et à quelques autres*, Œuvres, Ressouvenances, 2020, sous le titre de *Vies parallèles d'André Léo et Benoît Malon*, p. 23-63.

20 Paris, Ollendorff, [1913] ; 2^e édition, Paris, G. Crès, 1922.

21 Le peintre Auguste BAUD et sa jeune épouse Zoé BOVY.

22 Quartier de Genève.

23 James GUILLAUME (1844-1916). Instituteur jurassien, révoqué pour ses positions politiques. Un temps dirigeant de l'imprimerie paternelle G. Guillaume à Neuchâtel puis, exilé en France, l'un des piliers du grand *Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson, avant de rédiger les quatre tomes de son *Internationale, documents et souvenirs*.

24 J. GUILLAUME, *Lettre à sa femme* du 27 juillet 1871, citée dans son livre *L'Internationale, op. cit.*, tome II, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1907, p. 170.

25 MALON, *Lettres à André Léo...*, *op. cit.*, p. 38, note 49.

26 Chauvigny, Association des publications chauvinoises, 2004, p. 16.

concernant, ces questions abruptes ont-elles un sens ? [...] Il est probable que ce genre de problèmes relevant de la sexualité dont, à part exceptions, on ne parlait guère à l'époque et qu'une personne aussi morale qu'André Léo n'aurait jamais confiés à un journal intime, restera quasiment sans réponse. Certaines professions de foi sur la possibilité et la plénitude de l'amour platonique, repérables dans sa correspondance ou dans ses romans, nous orientent vers une André Léo perchée dans les hauteurs d'un sentiment absolu et transcendantal très éloigné des conceptions communes en la matière. Il s'agit là de pureté sinon de virginité. Ces considérations, qui relèvent de son caractère, de sa nature singulière, n'épuisent pas le sujet, car si l'on peut rencontrer sous sa plume une condamnation du « plaisir », il s'agit de celui des hommes, qui va de pair avec l'état d'oppression dans lequel la société patriarcale maintient les femmes.” On ne sent pas Dalotel très à l'aise. Il conclut pourtant en prenant le parti de penser que c'est bien ce qui s'est passé avec Grégoire Champseix, et que Benoît Malon a dû “connaître le même sort ²⁷”.

On verra que le point de vue d'André Léo n'est pas tout à fait le même. Mais avant de lui donner la parole, j'achève le panorama.

Mère et fils

Alain Dalotel aborde aussi la relation d'André Léo avec ses fils. C'est le premier sujet de son chapitre IV, *Les jumeaux et la question de l'éducation*. Il dit sa surprise de découvrir que “les jumeaux avaient été séparés et confiés à des mères adoptives pour permettre à la vraie mère de gagner leur vie en écrivant ²⁸[...]” Il paraît bien avoir été le premier à avoir mis le doigt sur la chose, mais il donne à ce fait une ampleur qu'il n'a pas eue. La cellule familiale Champseix a connu trois étapes : de la naissance des jumeaux (le 8 juin 1853) à la mort de leur père, Grégoire, dix ans plus tard (4 décembre 1863) ; puis, la vie des deux fils et de leur mère, jusqu'au départ de Paris, le 19 février 1871, après la capitulation et la levée du siège prussien. Tous les trois arrivent ensemble en Poitou où André Léo s'arrête pour répondre, par des conférences, aux calomnies, dont elle découvre l'existence, propagées contre Paris par les gouvernements successifs (celui de la Défense nationale du 4 septembre 70, celui de Thiers, issu de l'élection législative du 8 février 71). Pendant ce temps, Léo et André poursuivent leur chemin vers le Tarn, Léo auprès de sa “mère adoptive”, Caroline de Barrau de Muratel, André chez les amis Lemonnier. Ici commence la troisième étape : après cette séparation, les uns et les autres ne se reverront plus avant de nombreux mois, et ne vivront à l'avenir – sauf peut-être pour de courtes vacances – plus jamais tous trois ensemble.

À notre connaissance, les enfants n'ont jamais été séparés de leurs parents avant le décès de leur père. Par la suite, on voit d'abord André, puis Léo, résider hors du foyer familial. Cela sans doute en partie à cause de la grave mésentente qui règne entre les jumeaux, attestée par Grégoire Champseix dans une lettre où il s'adresse au passage à son fils André ²⁹, par un courrier à André Léo de l'ami angevin Grégoire Bordillon ³⁰ et nous y viendrons par la suite, au témoignage d'Alexandre Mickiewicz : les garçons, qui sont des faux jumeaux, ont des caractères aux antipodes l'un de l'autre, André n'est pas sot, mais c'est un enfant lent, qui met du temps à réagir ; Léo est un vif-argent, extraverti, provoquant et même agressif. André subit, encaisse, et puis explose, et de l'avis de leur père, et plus tard de Bordillon, l'atmosphère familiale devient invivable. Mais cet éloignement successif d'André, puis de Léo, n'est pas aussi systématique que semble le penser Dalotel. André sera, de Noël 1865 à juillet 1866 confié aux amis Guépin de Nantes, et plus directement à Floreska Guépin qui le met en pension chez l'instituteur de Savenay. On ne sait pas

²⁷ *Ibid.*, p. 17.

²⁸ *Ibid.*, p. 29.

²⁹ Descaves 512 / cliché 04, page datable des vendredis 18 ou 25 septembre 1863.

³⁰ Grégoire BORDILLON, *Lettre à André Léo*, Angers, 3 décembre 1866, Descaves 500, clichés 01B-03 A.

précisément quand commence à son tour l'absence de Léo. Probablement au cours de l'année 1867. Il réside d'abord quelques mois, peut-être une année, chez sa tante Rose Longy, la sœur unique de Grégoire, à Treignac, en Corrèze. Et puis il rejoint dans le Tarn, sans doute au cours de l'été 1868, la famille de Barrau de Muratel, dans ses domaines de la Sabartarié (Viviers-lès-Montagne) et du Montagnet (Sorèze). Il s'agrège au groupe d'enfants réunis autour de Caroline de Barrau, que cette passionnée de pédagogie éduque et instruit elle-même. L'absence de Léo durera plus longtemps que celle d'André, puisqu'il ne retourne au foyer familial, à Paris, que début septembre 1870, à la nouvelle que les Prussiens vont mettre le siège devant la ville qu'il convient de venir défendre. Il accompagnera, comme on vient de le voir, sa mère et son frère lors de leur départ de Paris le 19 février 71. Par la suite, chacun va de son côté.

Léo reverra Léodile au passage, à Milan, autour d'avril/mai 1871, alors qu'il accompagne Caroline de Barrau et sa tribu partis s'installer à Naples. André passera en août suivant des vacances auprès de sa mère. Par la suite, il vivra avec elle et Benoît Malon à Milan où il est venu poursuivre ses études d'agronomie ; ils se retrouveront encore tous les trois à Palerme alors qu'André y suit un an d'études de chimie. Ils sont de nouveau ensemble à Lugano à l'automne 1877, jusqu'au 11 avril 1878, quand André Léo se sépare définitivement de Malon et quitte la Suisse pour l'Italie où, après quelques errances, mère et fils viennent s'installer à Formia (près de Gaëte) en mars 1880. Un an plus tard, André repart pour la France. En juin 1885, André et sa mère habitent de nouveau ensemble près de Saint-Denis, où André a un poste d'ingénieur, jusqu'à l'automne 1887. Ils seront réunis une avant-dernière fois en 1890 lorsqu'André Léo vient rejoindre André et sa femme, Laure, dans la maison qu'ils occupent alors qu'André est devenu professeur de chimie agricole à l'école du Chesnoy, près de Montargis. Enfin ils se retrouveront pour peu de temps quand André Léo, de retour définitif d'Italie, viendra rejoindre son fils agonisant à Nice, en février-mars 1893.

Léo mène une vie plus indépendante : à Naples, avec Caroline de Barrau, à Zurich où il suit les cours d'ingénieur civil à l'Institut polytechnique, sur le chantier du tunnel du Gothard, entre la Suisse et l'Italie, puis en France, où il exerce les fonctions d'ingénieur auxiliaire des Ponts et chaussées, un temps à Paris où les deux frères s'aperçoivent, puis sur un nouveau chantier, portugais, la construction d'un viaduc sur le Douro. À la fin de l'année 1884, vaincu par sa mauvaise santé, il vient passer ses derniers mois de vie près de sa mère, à Formia, où il décède dans la nuit du 29 au 30 mars, à 32 ans.

La relation entre André Léo et ses fils ne paraît pas avoir été des plus faciles. Nous ne disposons sur ce point que d'aperçus, plus que d'une vue d'ensemble, car, pour l'enfance des jumeaux il ne subsiste qu'une suite limitée de lettres de Léodile à son fils André, alors qu'il est pensionnaire des Guépin. Les lettres de Léodile à ses fils (et pour l'essentiel à André, car ses lettres à Léo ont presque toutes disparu) ne reprennent qu'avec la fin de la Commune. Et du côté des fils, s'il y a une suite de lettres de Léo à sa mère depuis le Tarn, de 1868? à 1870, il n'y a plus rien ni de l'un ni de l'autre des frères avant l'année 1874 ³¹.

Comme le fait remarquer Alain Dalotel, avec peut-être une certaine exagération, les lettres de la mère à son fils André de l'année 1865 ont un aspect "plus terrible que froid" (André Léo écrit sur du papier à lettre de deuil, aux pages bordées de noir), et le ton est celui de "véritables leçons de morale [...]", d'un "catalogue de reproches". Il est vrai que lorsqu'on lit les mots écrits à leur mère par les jumeaux, au cours de l'été 1865, et alors qu'ils ont douze ans (étant nés le 8 juin 1853), leur degré d'instruction paraît incertain pour leur âge, et André Léo a pu s'en inquiéter.

31 Sous réserve, bien sûr, de courriers qui auraient disparu. Mais cela n'a pas d'incidence sur l'enveloppe d'informations dont nous pouvons présentement disposer.

Ma chère maman
Ne me te reverrai jamais, j'en
s'occupe. Amuse - toi si tu le peux.
La vache vendue au baucher.
je t'embrasse of all my part.
Can fils
Léopold Léopold

Chère maman
je crois que nous partons demain
à 5^h c'est presque certain. Nous nous
sommes promenés après le dîner
et nous avons vu tondre un grand
je crois que la vache est incurable
I kiss you of all my
heart
André

Page des jumeaux à leur mère, à la fin d'une lettre de Floreska Guépin datant de l'été 1865
(Descaves 549, cliché 13 B)

La photographie.

Mais avant de laisser la parole à la défense, il reste à clore cette pénible galerie par la “photographie d'André Léo”.



Dont voici l'histoire, que l'on m'a racontée, car je n'ai connu l'Association que bien plus tard.

Tout nouvellement fondée, l'Association André Léo a rendu visite à la commune de Champagné-Saint-Hilaire, et y a rencontré un arrière-petit-neveu de Léodile, d'une branche de la famille Béra qui a conservé une maison dans le bourg.

De ce que l'on m'a dit, il a été demandé à ce petit-neveu, d'une façon peut-être un peu pressante, si ses archives familiales ne conservaient pas un portrait d'André Léo, dont le visage était encore inconnu. Et il nous a été donné cette photo qui est devenue longtemps une référence, et qui confirme assez, il faut le reconnaître, la vision d'une dame raide et froide.

Nous savons aujourd'hui que cette photo, répandue partout, n'est pas la sienne. Nous connaissons maintenant plusieurs portraits d'elle, seule, avec son mari, avec mari et enfants, ainsi qu'une photo plus tardive où elle apparaît âgée et alourdie.



André Léo jeune
(IIHS, cote BG A15/746)



Grégoire Champseix, André Léo, Léo et André
(photo certainement prise à Lausanne)



André Léo vieillie,
à une date incertaine, postérieure à la Commune
(IHS, cote BG A15/747)

Et surtout, il nous a été donné en 2017 par l'historien Jean-Claude Wartelle une photo authentique, provenant de la famille Reclus, et datable des années 1868-70.



Photo de l'atelier Tourtin (1868/1870),
donnée par Jean-Claude Wartelle ³²

32 Cette photographie a fait l'objet d'un article disponible sur le site de l'Association.

Il suffit de comparer les visages pour comprendre qu'il ne s'agit pas de la même personne.



La coiffure de celle aujourd'hui nommée, faute de savoir qui elle est, la “dame au chapeau” paraît fort semblable à celle d'une nourrice ou bonne d'enfant (et d'autres présentes en arrière-plan) peintes au jardin du Luxembourg en 1887 par Albert Edelfelt.



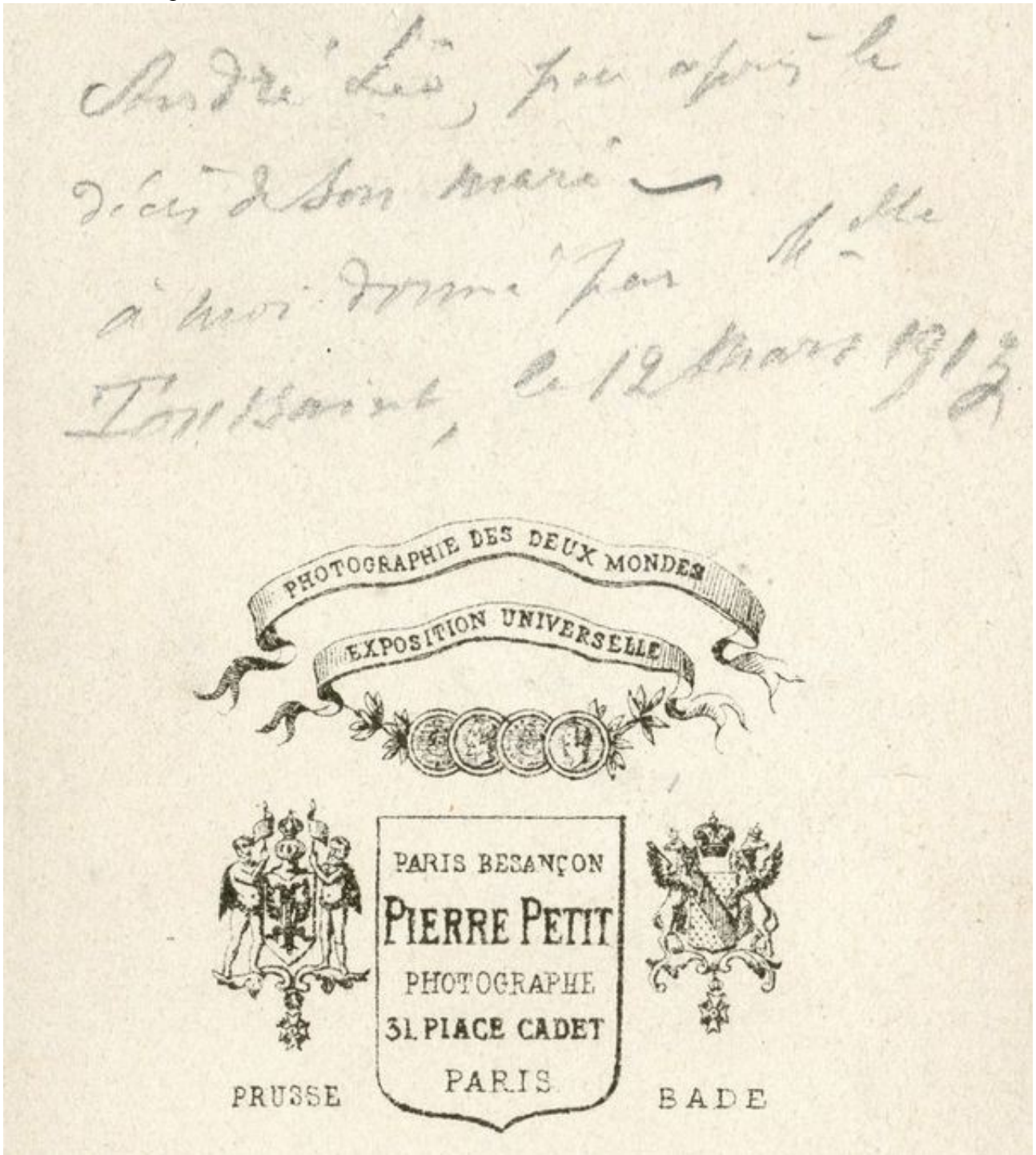
Pour clore ce sujet, une autre photo d'André Léo a été récemment rendue accessible, recto et verso, sur le site de l'IIHS (cote BG A15/745)



Il a été dit que la “dame au chapeau” était un portrait d'André Léo en deuil de son mari. Or la présente photo porte au verso une information bien intéressante.

On y lit, tracée au crayon, de la main de Lucien Descaves, cette indication :

“André Léo, peu après le décès de son mari – à moi donné par M^{lle} Toussaint, le 12 mars 1913.”
Julie Toussaint (1839-1923) est une vieille connaissance d'André Léo. Elles se sont rencontrées auprès d'Élisa Lemonnier (1805-1865), fondatrice des deux premières écoles d'enseignement technique pour jeunes filles en France. Julie a été la collaboratrice d'Élisa et lui a succédé à la tête de son oeuvre, après son décès.



On voit de quelle façon André Léo porte le deuil.

II.

Le vrai visage

Il est temps de passer de l'autre côté du miroir et d'approcher le vrai visage d'André Léo, tel que je le vois se dessiner dans ses œuvres, et particulièrement dans certaines de ses lettres.

C'est le visage d'une grande passionnée. Il lui a fallu être passionnée pour résister à sa vie d'épreuves, la santé difficile, la perte de son premier compagnon, la séparation d'avec le second, l'effondrement successif de ses espérances, politiques, sociales, pédagogiques, l'épreuve des deux sièges de Paris, celui des Prussiens, celui de Thiers, l'étouffement progressif de sa voix, le décès de ses deux fils, jeunes, l'un à 32 ans, l'autre à quarante ; résister et continuer la lutte, persister jusqu'à mourir, comme je l'imagine, la plume à la main.

Mais à l'opposé de son amie Louise Michel qui est un volcan en perpétuelle éruption, elle garde bien secrets ses sentiments profonds, ses grandes émotions. Pas toujours cependant ; parfois on les voit affleurer au détour d'une lettre, en des termes qui, contrairement à ce que pense Alain Dalotel, sont, dans la mesure qu'elle veut conserver, tout à fait évidents.

Avant d'en venir à ce qu'elle dit, ou laisse percer, d'elle-même, je voudrais faire appel à deux témoins.

Kate Newell Doggett

Kate Newell Doggett (1828-1884) est une militante féministe américaine. Elle a donné aux États-Unis une traduction du premier chapitre de *La Femme et les mœurs*, et, à l'occasion d'un voyage en Europe, elle a fait au début de l'été 1870 la rencontre d'André Léo, qu'elle relate brièvement ainsi : “Juste avant de quitter Paris, j'ai eu l'agréable visite de Madame Champseix, connue de vous toutes comme André Léo. C'est une femme charmante, au visage frais et jeune, aux yeux brillants, bien que ses cheveux soient presque blancs³³. Sa conversation est animée, claire et vigoureuse comme ses livres³⁴”. Ce n'est pas le portrait d'une femme raide et morose. K.N. Doggett souhaite la revoir, et la connaître mieux. Mais il est probable que les événements : la guerre, le siège de Paris, la Commune, puis l'exil en Suisse, n'ont pas permis une nouvelle rencontre.

Alexandre Mickiewicz

J'ai déjà évoqué ici³⁵ la figure juvénile et attachante d'Alexandre Mickiewicz (1842-1864), né en exil à Paris, second fils et quatrième enfant du grand poète et patriote polonais Adam Mickiewicz (1798-1855) et de la pianiste et compositrice Celina Szymanowska (1812-1855).

Il va faire connaissance de la famille Champseix à Genève début 1860, et restera en relations avec elle jusqu'à l'été 1862. Il en demeure un ensemble de lettres d'Alexandre qui sont un témoignage privilégié, sinon unique, de cette époque³⁶.

Alexandre a treize ans lorsqu'il est devenu orphelin de ses parents, tous deux décédés en 1855.

En octobre 1859, Armand Lévy (1827-1891), qui fut l'ami et le secrétaire d'Adam Mickiewicz, et le fils aîné Mickiewicz, Ladislav (1838-1926), viennent fonder à Genève un nouveau journal, *l'Espérance*, conçu à Paris, mais publié en Suisse pour échapper à la censure impériale. Ce journal se veut en particulier une tribune des nationalités européennes, Pologne, Roumanie, Italie, Irlande, à

33 André Léo approche alors de ses quarante-six ans.

34 “Just before leaving Paris I had a pleasant visit from Madame le Champseix [*sic*], known to you all as André Léo. She is a charming woman, her face fresh and youthful, and her eye bright, though her hair is almost white. Her conversation is animated, like her books clear and vigorous.” (*Woman's Journal* de Chicago et Boston, samedi 2 juillet 1870.)

35 Lors d'une précédente assemblée générale. Texte disponible sur le site de l'Association.

36 Conservées à l'Institut international d'histoire sociale, d'Amsterdam, cote Descaves 476.

la recherche de leur existence en tant qu'États unifiés et indépendants. Alexandre est lui aussi du voyage.

Il paraît qu'assez vite les fondateurs sont à la recherche de quelqu'un pour assurer la parution quotidienne. L'un et l'autre, en effet, sont pris ailleurs : Lévy à Paris ; Ladislas, malgré son jeune âge, a déjà des responsabilités dans la Pologne en exil ; il est officier de l'armée secrète polonaise.

Ce responsable du journal, résident permanent à Genève, Armand et Ladislas pensent l'avoir trouvé en la personne de Grégoire Champseix. Celui-ci, typographe et journaliste, en exil depuis mai 1849 à Lausanne, n'a pas été oublié des militants républicains. Grégoire accepte l'offre ; lui et sa famille arrivent à Genève début 1860.

Alexandre, jeune homme introverti et solitaire, surtout depuis le décès de ses deux parents en 1855, vit très isolé. C'est, dit-il, l'insistance de son frère Ladislas qui va le convaincre de rencontrer la famille Champseix.

Rencontre qui est un bouleversement. Alexandre retrouve dans la maison des Charmilles où vivent les Champseix une nouvelle famille, les jumeaux sont ses petits frères, et surtout Léodile devient pour cet orphelin une seconde mère.

Cette idylle familiale dure toute l'année 1860. Mais la présence des Champseix à Genève va alors vers sa fin. *L'Espérance* n'est plus en bonne santé et paraît de plus en plus rarement. D'autre part, un décret de Napoléon III du 19 décembre 1860 efface toute condamnation ou poursuite pour délit de presse, quelle qu'en soit la date, ce qui touche directement Grégoire, condamné pour cette raison en 1849 à plus de huit ans de prison.

La famille Champseix quitte Genève et vient s'installer à Paris en 1861. C'est pour Alexandre une déchirante épreuve.

Sitôt qu'il connaît l'adresse parisienne des Champseix, il écrit à André Léo : “Voilà à peine cinq jours que vous êtes partis” (Descaves 476 / 10A).

Nous disposons aujourd'hui d'un ensemble partiel des lettres qu'il lui écrit ³⁷. Elles sont, comme je l'ai dit, extrêmement précieuses, car elles sont quasiment, pour André Léo, l'unique témoin qui nous reste de cette époque.

Alexandre commence par écrire à Léodile depuis Genève. Puis il rentre à son tour à Paris, sans doute vers la fin mai 1861, mais cela n'interrompt pas la suite des courriers, au contraire. C'est conforme à l'usage de l'époque, où l'échange de messages, favorisé par de nombreuses levées et distributions, remplit à Paris la fonction du téléphone.

Cet envoi de lettres commence début janvier 1861 et s'achève au cours de l'été 1862, alors qu'Alexandre part en voyage pour la Pologne qu'il ne connaît pas encore. Nous ne savons pas pourquoi la correspondance s'arrête avec une dernière lettre écrite en route, depuis l'Allemagne, bien qu'il soit convenu entre Alexandre et André Léo qu'elle doive se poursuivre avec quelques précautions. Nous ne savons pas non plus pourquoi il y a des hiatus plus ou moins importants au cours de l'année 1861 et du premier semestre 1862. Est-ce le résultat d'accidents de conservation, ou bien André Léo a-t-elle choisi de ne pas conserver certaines lettres, ou pages, au contenu trop sensible ³⁸ ?

Ces lettres nous révèlent toutes sortes de choses, mais elles nous livrent surtout, pour notre propos, un aperçu essentiel sur André Léo telle que la voit un intime.

André Léo et ses enfants vus par Alexandre

Avant d'en venir à André Léo elle-même, il est intéressant d'apprendre comment Alexandre juge les rapports qu'elle a avec ses enfants. Loin de la voir comme une institutrice sèche et autoritaire, il lui reproche au contraire d'être trop laxiste ! Il nous donne aussi un portrait sur le vif des caractères

37 Institut international d'histoire sociale, cote Descaves 476. Aucune lettre d'André Léo, dont nous savons qu'Alexandre les détruisait à mesure. Aucune, non plus, d'Alexandre à Grégoire Champseix et aux jumeaux.

38 Rien n'atteste le plus souvent, bien entendu, l'existence de courriers perdus. Il y a cependant le fait que plusieurs lettres nous sont parvenues incomplètes, et qu'il est occasionnellement fait allusion à des courriers absents.

antithétiques des jumeaux, alors âgés de huit ans. (Lettre datant de juin/juillet 1861 ³⁹) :

“J’ai déjà remarqué, bonne mère, les caractères de Léo et André – ils sont tous les deux fort bons et foncièrement bons – mais bonne mère soyez quelquefois plus ferme envers eux, quand ils le méritent – Pour leur avenir j’ai foi en eux et ne m’effraie pas de leur emportement et de leur vivacité – pourquoi faut-il, bonne mère, que l’enfant ait si peu de raison et que l’on devienne raisonnable souvent quand on ne regagne plus ce qu’on a perdu. J’ai souvent eu occasion de voir combien Léo et André vous aiment – alors je ne désespère pas d’eux du tout – C’est une chose si difficile que l’éducation des enfants – on se heurte à des caractères si divers ! Je me suis attaché à mes chers petits frères non pas seulement par amour des enfants, mais pour eux – Débarrassé de sa manie des scies, de l’esprit têtue et destructeur, André sera un charmant enfant et Léo sans ses colères, et sa vivacité. Ils ont du fond – Le caractère impétueux, altier de Léo est un ressort qui le poussera loin et André sous son enveloppe plus lourde a beaucoup de sens et de jugement – Il faudrait peut-être être ferme pour André pour réagir contre son entêtement – et céder parfois mais rarement aux pleurs de Léo – Cette petite satisfaction à son amour propre le remonterait peut-être. André doit être moins souvent puni que Léo – car il agit peut-être moins sciemment mais maintenez les punitions – Tels que je les connais ils sont bien développés, avec l’âge, la raison leur viendra.”

Alexandre et André Léo

Loin de tenir André Léo pour une femme froide et sèche, Alexandre la voit profondément bonne et chaleureuse. Elle devient pour cet orphelin sa seconde mère, et ce sentiment va en s’accroissant avec le temps. Alors que dans ses premières lettres, écrites de Genève, il l’appelle “Chère Madame”, peu après son retour à Paris, sans doute fin mai 1861 (les lettres, comme on l’a vu, ne sont presque jamais datées), il passe de Madame à Mère : “Ma bonne mère” (mai/juin 61 ⁴⁰), et même à “Maman” : “Chère Maman” (septembre 61 ⁴¹).

Il la reconnaît exigeante mais, dit-il, c’est par amour : “[...] vous vous faites tout petit peu plus méchante que vous ne l’êtes. À vous lire un autre que moi tremblerait. Une amie grondeuse, sévère, exigeante. Je sais bien que vous n’êtes pas seulement grondeuse ni sévère – après tout grondez-moi, si je le mérite. C’est juste et je vous en aime toujours un peu plus – Pourquoi ? Parce que cela me prouve que vous m’aimez sérieusement comme vous me le dites.” (avril 61 ⁴².)

On le voit s’engourdir, et passer de l’amitié à l’amour filial :

“Ma bonne mère – vous me demandez si je veux accepter votre rôle de mère – si je le veux ? Vous l’avez déjà pris avec tant de cœur et d’affection que je ne pense pas ne pas vous aimer comme un fils [...] – Quand je vous ai vu je vous ai presque devinée, je vous voyais triste et si affectueuse – moi aussi le cœur gros et j’aurais voulu vous longuement parler. Ne craignez rien, ma bonne mère, si nous nous revoyons nous aurons la même intimité qu’autrefois, et même plus, car je ne serai plus renfermé pour vous.” (juin 61 ⁴³.)

“[...] je vous embrasse et vous remercie – Mais pour être parfait, amoureux et aimé – je n’y pense pas je vous assure – c’est trop pour moi – Les lettres, ma chère mère je les lis et relis bien des fois, elles me font tant de bien et de plaisir – et je vous sens si bien pour moi votre cœur de mère.” (juin/juillet 61 ⁴⁴.)

“Chère maman, j’ai reçu aujourd’hui votre lettre que je désirais tant, et je vous en remercie – d’abord je veux vous ôter ma bonne mère une peine que je vous ai faite bien innocemment – J’avais très bien compris ce que vous vouliez dire et en disant que ce trop était de trop, loin de penser à donner une leçon, je voulais simplement vous dire combien je désire que vous m’aimiez – je sais

39 Clichés 55-60. Le passage cité est sur le cliché 55. On notera que, les lettres n’étant pas classées, l’ordre des clichés ne suit pas la chronologie de la correspondance (malaisée d’ailleurs à établir, puisque, sauf deux exceptions, aucune lettre n’est datée).

40 Cliché 65.

41 Cliché 31B.

42 Cliché 01B.

43 Cliché 50.

44 Cliché 55.

bien que strictement nous pouvons nous passer de le dire, mais bah je crois que quand je vous disais que je vous aime beaucoup, Ma chère mère, quoique vous le sachiez cela vous fera plaisir. Oui je vous aime ma bonne mère, et je me désole de n'être qu'un fils d'adoption et de ne pouvoir être là toujours pour vous aider et vous consoler dans ces moments si pénibles. Je comprends bien vos souffrances et votre difficulté au travail, les inquiétudes de l'avenir, les maladies successives, les ennuis du présent ont dû naturellement réagir sur vous. Vous auriez besoin du travail de la campagne et de repos, ma bonne mère. Combien je suis triste de ne pouvoir être auprès de vous dans ces moments-là, bonne mère, pour vous rendre les caresses et les bonnes paroles que vous m'avez données quand je souffrais ; je souffre de n'être pas votre fils de votre sang quand je vous sens si bien ma mère et que vous avez besoin de moi." (septembre 61 ⁴⁵.)

Alexandre et Benoît Malon : un parallèle ?

Une question survient : jusqu'où va ce colloque sentimental d'Alexandre et d'André Léo ?

On le voit évoluant de l'amitié à l'amour filial, un amour dont les termes épistolaires vont peut-être plus loin :

"[...] j'ai éprouvé combien la pression de votre main et vos baisers m'ont soulagé." (juin/juillet 62 ⁴⁶.) "Ma bonne mère a toujours du remords de trop me gêner et voudrait sortir de ses *tendresses de nourrice* [...] Ce bon baiser vous a échappé[...] Vous savez que maman ne m'en est pas moins chère, mais je me venge en l'embrassant bien des fois dans ma lettre." (*ibid.* ⁴⁷.)

Un parallèle s'esquisse : n'en a-t-il pas été pour Alexandre comme on le verra huit ans plus tard pour Benoît Malon, passant de l'amitié à l'amour filial et de là, à l'amour ? Cela mérite qu'on s'y arrête.

Benoît Malon

La rencontre du samedi 13 juin 1868 entre Malon et André Léo, Lucien Descaves, et après lui Alain Dalotel la voient pour Benoît comme un coup de foudre. Réciproque ? Descaves ne le pense pas ⁴⁸, Dalotel laisse entendre, à mi-mot, que cette confrontation n'a pas été longtemps platonique ⁴⁹.

L'étonnement vient de la différence d'âges. Né le 23 juin 1841, Malon est de quasi dix-sept ans plus jeune qu'André Léo ⁵⁰. On évoquera aussi la différence de milieux. Mais, comme le remarque Descaves, on ne sait pourquoi, toutes les femmes sont attirées par lui, "des jeunes et des vieilles, des instruites et des ignorantes, des naïves et des averties [...] ⁵¹". Ce n'est pas qu'il soit coureur de jupons, c'est qu'il est victime d'un assaut général. Cependant, il est de son côté tombé amoureux d'André Léo, et, dans sa correspondance ⁵² avec elle, les qualificatifs d'amie, de mère, ne voilent pas entièrement la vérité.

Alexandre Mickiewicz

En serait-il de même pour Alexandre ?

On peut remarquer que Benoît et Alexandre ont presque le même âge. Né le 3 mai 1842, Alexandre est seulement de 10 mois plus jeune que Malon.

Les circonstances ne sont pas les mêmes. Quand Malon rencontre Léodile, elle est veuve depuis cinq ans. Lorsqu'Alexandre fréquente les Champseix, Grégoire est encore là.

Comme le jeune ouvrier de 27 ans devient en 1868 amoureux d'André Léo, se peut-il, pour le jeune aristocrate de 18 ans, que, huit ans plus tôt, il en soit de même ? Je penche à le croire, et j'ai

45 Cliché 31B.

46 Cliché 41A.

47 Cliché 40.

48 "Je ne crois pas que cette rencontre du 13 juin 1868 agit violemment sur André Léo. Tout en elle la prévenait des coups de foudre." (*Vies parallèles in Benoît MALON, Lettres à André Léo...*, Œuvres, Ressouvenances, 2020, p. 61.)

49 Pour ma part, mais c'est pure conjecture, étayée cependant sur les faits, je pense que leur union charnelle est contemporaine de la Commune.

50 Née elle-même le 18 août 1824.

51 *Vies parallèles, ibid.*, p. 59.

52 Cf. *Lettres à André Léo, op. cit., passim.*

réservé comme argument ce passage singulier de la dernière lettre connue d'Alexandre, dans l'été 1862, alors que sur le chemin de la Pologne il fait halte pour une nuit à Cologne :

“[...] il n'y a qu'avec vous que j'éprouve cette sensation qui fait qu'en vous touchant il me semble sentir votre sang ⁵³”. Lorsque, discutant du sujet, voilà déjà longtemps, avec notre ami Louis Vibrac, je lui ai cité cette phrase, il est tombé d'accord avec moi pour la trouver éloquente.

N'y aurait-il que Malon ? Cela pourrait être un accident. Mais qu'à huit ans d'écart un jeune homme, puis un homme jeune se retrouvent successivement amoureux de la même André Léo, c'est constater que celle-ci, loin d'être froide et lointaine, est capable d'émouvoir le cœur d'un homme, et, dans notre cas, de deux hommes jeunes.

Il reste à savoir, si cela est possible, ce qu'elle même ressent, si elle en parle.

D'André Léo à Mathilde

De telles occasions sont rares. Mais, bien qu'Alain Dalotel en doute, il existe un témoignage sans équivoque.

Alors qu'André Léo, en exil, vit désormais en couple avec Benoît Malon, mais éprouve quelque réticence à le dire, elle se livre à sa jeune amie Mathilde Roederer ⁵⁴.

“Côme, 7 juin 1873. Chère Mathilde. Il y a des mois que je recule devant une confidence que [...] j'ai à vous faire [...] Je vous sais croyante, haute, sincère, et je me sens digne de votre affection ; voilà pourquoi je n'ai pas supporté plus tôt cette fausse honte de mes cheveux blancs ⁵⁵ devant vos cheveux blonds. Eh bien donc, chère Mathilde, malgré ces cheveux blancs, qui se croyaient enfin hors de cause, et peut-être à cause de cette sécurité trompeuse où j'étais entrée – j'ai été aimée, et j'ai aimé. J'ai été aimée d'un amour profond, naïf, enthousiaste que j'ai pris longtemps pour une amitié. Mais ce que je ne voulais pas croire, ce qu'il faut dire, car il est utile qu'une femme surtout le sache, c'est qu'entre homme et femme, à moins de vieillesse absolue, quand une affection enthousiaste existe, elle va aussi loin qu'elle peut aller. Ma raison a lutté longtemps, ma conscience même. J'ai cédé, ou cru céder, à quelque chose de fatal et d'irrésistible. Puis j'ai souffert longtemps encore de ce désaccord terrible entre le sentiment et la raison ; j'ai souffert de remords *à cause de lui*. Aujourd'hui, après plus de six ans ⁵⁶ d'une affection intime, après une union de près de trois ans ⁵⁷, je me sens apaisée et rassérénée en le sentant toujours heureux et peut-être plus que jamais, depuis que notre vie est la même et notre intimité constante.”



C'est un commencement de justice rendu à André Léo, un pas vers la restauration méritée de l'image de sa personne, maltraitée par les usures du temps et les mépris de ses faux-amis et adversaires.

D'autres *fake news* ponctuelles subsistent : sur sa naissance, son mariage, sa rencontre avec Benoît Malon, sa vision de la Commune... Matières pour une suite à venir.

Jean Pierre Bonnet,
Jardres,
16 décembre 2023

53 Cliché 30.

54 Copie de la lettre par Lucien Descaves, cote Descaves 644 / clichés 16 et 17A.

55 Ce n'est pas un effet de style, puisque Kate Newell Doggett témoigne en juillet 1870 que ses cheveux sont presque blancs.

56 Ce qui ferait remonter cette affection plus tôt que juin 1867, ce que nous savons impossible, puisque la première rencontre entre Léodile et Benoît a eu lieu le 13 juin 1868. Toujours la vision floue qu'a André Léo des dates et des espaces de temps.

57 Là encore, ces trois ans d'union commencés en juin 1870 ou peu de temps après paraissent un peu aléatoires, puisqu'à part une semaine de liberté conditionnelle entre le 22 et le 29 juin, Malon est à cette époque durablement en détention, jusqu'à sa libération de la prison de Beauvais par Gambetta peu après la proclamation de la République, en septembre 1870.